

Vous avez paru attacher quelque prix à recueillir des faits sur les fortes impressions causées par la musique. Vos réflexions sur ce sujet m'ont suscité celles que je vous sou mets ici, et qui précèdent le récit que j'ai à vous faire de ce que j'ai moi-même éprouvé.

Il en est du genre romantique comme de l'eau chaude et de la saignée du docteur Sangrado, qui cessent d'être des remèdes ridicules si l'on abstient de les appliquer à tous les cas. Le tort des anciens romantiques est d'abord d'avoir mérité ce titre, qui suppose en eux un penchant décidé vers le vague des sensations, des sentiments et des pensées. L'abus de ces dernières est surtout ce qui les a décriés. On conçoit sans doute des sensations vagues, indéterminées, des sentiments confus, tumultueux, éprouvés par le cœur, mais qui échappent à l'analyse de l'esprit. Mais la pensée [est] d'abord une opération, puis une *clairvoyance* de l'entendement. Ce n'est donc que dans le récit d'un songe ou dans la peinture d'une // 288 // aliénation d'esprit, que la divagation peut être permise. Or, prétendre faire passer des rêveries pour un ordre supérieur d'idées, pour un langage sublime, c'est abjurer de sang-froid le bon sens et le goût; c'est devenir fou par un meurtre calculé de la raison.

Mais l'homme étant borné par sa raison, infini par ses désirs, cherchant le positif dans la vie réelle, et ne trouvant que du vague dans son cœur, les arts, cette expression sensible de l'homme, doivent représenter ces deux états de sa nature, et, pour ainsi dire, ces deux modes de son être. Ainsi la poésie, la peinture, tous les arts dont le langage est déterminé par un sens fixe, exprimeront ce qu'il y a de positif et d'arrêté dans l'homme. A la musique, avec ses combinaisons de sons, qui sont bien en elles-mêmes le résultat de notions intellectuelles, mais dont il est impossible de fixer la signification, à la musique le soin de répondre à ce vague, qui n'est autre chose que le pressentiment et le besoin de l'infini qui tourmente son cœur.

Je parle ici de la musique en elle-même, et dégagée de la parole qui l'éclaire. Toutefois un art ainsi considéré peut avoir un sens déterminé dans deux circonstances accidentelles; d'abord, lorsque, par la reproduction d'effets connus, il imite divers bruits de la nature, comme le murmure des eaux, le sifflement des vents: en second lieu, lorsque par diverses associations de circonstances, un air se lie à telle ou telle impression, de telle sorte qu'il en retrace sans cesse le souvenir, et que le sentiment qu'il réveille en devient la fidèle traduction. C'est ainsi, par exemple, que nos oreilles ne peuvent être frappées du chant grégorien, sans que nous nous rappellions les sensations si fraîches, si naïves de notre enfance. Voilà pourquoi les vieillards tiennent si obstinément aux airs et au genre de musique consacrés dans leur jeune âge; et pourquoi aussi le morceau le plus froid, une sonate de clavecin, si elle a été accompagnée de quelque circonstance ou sensation exquise conserve à jamais des charmes que nul autre que nous ne saurait y trouver. C'est encore par le souvenir quel'on peut expliquer ce goût si vif et si général pour la danse et pour les airs qui la rappellent, alors même qu'on ne danse plus. En vain prétendrait-on expliquer ce goût par le besoin de faire de l'exercice, ou d'occuper une soirée. La danse est un spectacle où chacun peut, à son gré,

figurer comme acteur, déployer des grâces [grâces], donner et recevoir de vives sensations. C'est un rythme de convention dont les mouvements sont fixés par la musique, et par cela même elle tient, par de profondes racines, à notre organisation toute harmonieuse. Elle est pour le souvenir une source de jouissances qui toutes s'adressent aux sens ou au cœur, sans qu'il reste à la conscience la force de repousser des impressions si douces et avouées par les usages du monde.

On doit remarquer pourtant que, dans les deux cas de *l'imitation* et du *souvenir*, la musique ne fait qu'emprunter son expression à des circonstances extérieures, et que, pour ce qui est du souvenir, son expression est purement individuelle. Néanmoins la musique cesserait d'être un langage, si son expression ne reposait au moins sur quelques bases fixes. Un mouvement lent, des modulations douces et monotones nous portent à une rêveuse mélancolie; des sons éclatants, précipités, fortement prononcés, réveillent en nous le courage et la fierté: des phrases brèves, vives, des temps bien rythmés nous rappellent à tel point le plus gai et le plus voluptueux des arts, que nous nous écrions, presque malgré nous: *Cet air est dansant.*

Ainsi la musique reçoit son expression, et, pour ainsi parler, son jour, de mille circonstances étrangères; et en s'associant à nos impressions morales, elle nous offre l'image de ces grandes scènes du monde physique animées par la présence de l'homme, et que l'on a nommées les harmonies ou consonances [consonances] de la nature.

Vous avez entendu parler de cette émigration où nous courions nous réunir aux divers corps militaires auxquels nous avions appartenu en France. Celui de la marine se formait à Malmédy et je fus l'y joindre. Cette petite ville et celle de Stavelot sont situées à deux lieues l'une de l'autre au milieu des Ardennes, et formaient alors une principauté appartenant à des religieux de Saint-Bernard, dont l'abbé prenait le titre de prince de Stavelot. Il résidait dans une belle abbaye de laquelle dépendait le monastère de Malmédy, seul édifice remarquable de cette dernière ville presque entièrement construite en bois. Les tours et les hautes murailles du couvent dominaient les maisons, les mazures, les cabanes dont il était environné. Malmédy, situé au fond d'une étroite vallée, est resserré de trois côtés par des montagnes couvertes de forêts de sapin. Vers le quatrième côté, les pentes s'abaissent, de petites collines forment à leurs pieds l'étroit vallon où serpentent la rivière et le chemin de Stavelot. C'est de ce côté seulement qu'on voit quelques prairies, quelques cultures; encore sont-elles bornées sur les plateaux par des bruyères à perte de vue, ou par d'affreuses solitudes appelées fanges, en langage du pays. Ce sont d'anciens marais où d'innombrables couches de jonc pourrissent les unes sur les autres, forment des terrains de tourbe qui fléchissent, tremblent et s'enfoncent quelquefois sous les pas, se referment aussitôt sur le gouffre plein d'eau qui les supporte, et ensevelissent pour jamais le voyageur qui y est tombé.

Un soir que je revenais un peu tard d'une ferme éloignée, je m'égarai, et en sortant de la forêt, je me trouvai engagé dans un de ses

dangereux marais. Le vent du nord soufflant sur la vaste bruyère y était glacial comme la nuit, triste comme le désert. De temps à autre, des bruits lointains m'aidaient dans l'obscurité, à me diriger vers la ville; mais aussitôt, après avoir contourné en divers sens des flaques d'eau et de terres mouvantes, les bruits cessaient et me laissaient désorienté. Je ne distinguais plus les objets, quand, tout-à-coup, d'un point élevé, j'aperçus les clartés de la ville et je retrouvai le chemin battu. Je pris alors un instant de repos, et considérant ces sombres environs, ces masses confuses, je me trouvai entraîné à jeter comme un regard sur notre horizon politique et nos singulières destinées. Notre roi dans les fers, notre patrie en délire, notre brillante jeunesse exilée, une multitude d'officiers enrégimentés en simples soldats, ce présent si étrange, cet avenir si ténébreux... tout cela portait dans mon cœur une mélancolie conforme à la terreur des lieux qui m'environnaient. Les profondeurs de la forêt étaient pour moi quelque chose de semblable à celle de l'avenir. Ce désert, ce sol chancelant, ces derniers rayons d'un jour blafard, n'étaient que trop analogues à notre bizarre situation; et cependant une grande et majestueuse consonnance me faisait éprouver un charme indéfinissable. Le murmure monotone des fabriques de la ville avait été remplacé par le son du tambour battant la retraite et communiquant à la vallée une secousse retentissante. Puis les cloches du couvent sonnaient l'office et la prière du soir. Et quand le bruit eut cessé, et que le vent s'éteignit avec le crépuscule, tout-à-coup du clocher du monastère s'élançèrent dans les airs les vibrantes notes, les tintements mélancoliques du carillon, ils le répandirent au loin en longues ondulations, et semblaient annoncer que la nature élevait aussi la voix de la prière avant de s'endormir dans la nuit. Jusqu'à ce // 289 // jour, je ne l'avais entendu qu'avec indifférence. Mais que l'impression qu'il fit alors sur moi fut profonde! Sans doute il avait été composé par quelque bon solitaire, par une de ces âmes qui n'ont trouvé sur terre que fantômes de bonheur et réalité de maux. Après que les dernières vibrations eurent cessé, et comme pour nous rappeler à des pensées plus austères, l'heure sonna minuit sur un ton beaucoup plus grave, et signala la chute d'un jour dans l'éternité. Depuis ce moment, ce souvenir est inséparable de celui des premiers événements de mon exil. Si voyageant de nuit, mes pas me portent auprès d'un lac, d'une forêt, d'un monastère isolé, le carillon de Malmédy se met en branle dans mes oreilles; il ne me quitte pas, il me poursuit long-temps; l'on dirait que, semblable aux orgues de barbarie, mon organisation est montée tout exprès pour cette mélodie mystérieuse.

LE CORRESPONDANT, 5 juillet 1831, pp. 287-289.

Journal Title:	LE CORRESPONDANT
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	mardi
Calendar Date:	5 JUILLET 1831
Printed Date Correct:	Yes
Pagination:	287 à 289
Title of Article:	LE CARILLON DE MALMÉDY
Subtitle of Article:	LETTRE SUR LES EFFETS DE LA MUSIQUE
Signature:	None
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue? (article non signé, conservé dans les papiers de d'Ortigue, mais dont l'attribution reste douteuse).
Layout:	Internal main text
Cross-reference:	None